

Athènes, 10 Mai 1947

Mon cher Sidore,

On doit comprendre si ta lettre m'a causé de la joie; elle en fut la première que je reçus de France depuis mon départ de Marseille. Elle m'en arriva en même temps qu'un autre de mon père, la première aussi que je reçus de ma famille: elle nous tenta les deux ~~et~~ procura un bien vif plaisir. On se dit réciproquement de moi une lettre de Marseille, dans laquelle j'annonçais que j'avais reçu la tienne, et où je te remerciais de l'envoi amical qu'elle renfermait; j'y disais aussi, que j'espérais prochainement voyager avec les fonds du gouvernement et que cependant j'y te renverrais que dans quelques mois, ce que tu voudrais bien me confier, parcequ'il faut se mettre en garde contre tout ce qui peut arriver. En arrivant en Grèce j'avais à peu près épuisé les mille francs de gouv<sup>t</sup>. On t'en a restitués tout entiers, et me restant encore, je ne les restitue pas cependant sur le champ, parcequ'il y a eu beaucoup de dépenses à faire pour notre installation dans Athènes, où tout est plus cher qu'en France et pour le moins sur le pied de Paris; or en arrivant nous avons trouvé une charmante maison, mais parfaitement vide. D'ailleurs je dois envoyer quelque centaine de francs à mon père vers le mois de juillet, de sorte que, payant le docteur du autre, j'en fais pour mon propre compte; mais je sais que tu n'es pas un créancier bien persévérant.

Quand tu m'écriras, et j'espère que ce sera prochainement, tout de suite si cela est possible, écris moi simplement sous le couvert de M<sup>r</sup> Piscatory, ministre de France à Athènes et glisse ta lettre à la poste sans affranchir.

J'ai reçu de M<sup>r</sup> de Montebello, ambassadeur de Naples, ma caisse contenant une 40<sup>e</sup> de volumes; l'André Chénier y était; M<sup>r</sup> de Montebello a dû écrire plusieurs fois au ministre des finances et au ministre de l'Intérieur du royaume de Naples pour que mes livres pussent échapper aux dangers de la censure: enfin ils me sont parvenus: et la Grande Dogana n'y a volé 27<sup>fr</sup>.

Mais laissons en misère de l'Italie, et causons de plus aimable chose. Je n'avais pas besoin de venir ici et d'être si loin de toi pour que ton absence me fût un continuel sujet de regrets, et j'attire que dans les provinces éloignées de la France où j'étais avant mon départ je venais souvent avec amertume à notre séparation. Il me semble même qu'elle était plus complète à Rodé par exemple ou à Avignon, qu'elle ne l'est ici : sais-tu pourquoi? Tu seras certainement de mon avis : en quoi les rochers sauvages et les grands bois de châtaigniers du Rouergue, en quoi les bords ensanglantés de l'Arveyron et ces torrents que les loups et les faucons seuls habitent pourraient-ils te rappeler à ma pensée? Je portais sans doute ton souvenir dans ces lieux sauvages, et malgré eux je venais à toi : mais ici, est-ce que chaque objet n'est pas fait pour être un intermédiaire entre nous? N'avons-nous pas assez parlé d'Athènes quand nous vivions ensemble, est-ce que tu ne connais par le Céphise et l'Ilissus que je vis ici de ma maison? N'avons-nous pas ensemble parcouru l'Hymette et le Pentelique? quand nous lisions le Théocrite, nous remontions ensemble le cours de l'Ilissus et nous nous arrêtions ensemble sous le Platane. Eh bien, mon cher Théodore, ne crois-tu pas que, quand je parcours en réalité tous ces lieux, tu sois à mes côtés comme tu y étais en imagination autrefois? Lorsque assis à côté l'un de l'autre sur le banc de la table blanche à l'école normale, nous lisions Socrate et Théocrite et éprouvions ce bel amour dont parle Platon? Pourquoi, Théodore, la réalité n'est-elle jamais pour nous que imparfaite : autrefois nous étions ensemble quand notre esprit imaginait tous ces lieux; au jour d'hui, me voilà dans ces lieux mêmes et tu il me fais imaginer que tu t'y trouves.

Puisque tu veux des descriptions et des récits, je t'en enverrai quelques uns, à mesure que je parcourrai la Grèce. Pêlerons-tous pas assez bien fait, ils auront au moins l'avantage d'être exacts. Voici quelques-unes de ces promenades que j'ai faites jusqu'ici : le Pirée, Memichie, Thalère, les bords de l'Ilissus; le Céphise; l'Hymette; Kephissia; Eleuthis; Phylé. Tu vois que les sujets ne manquent pas; mais que tu dise sur tout cela?

D'abord aie une idée de la plaine d'Athènes. Voici le panorama dont je dormais une esquisse à Campagna l'autre jour. Suppose-toi sur la terrasse de notre maison; elle est située au pied du Lycabette, du côté de l'ouest à peu près : le Lycabète est une petite montagne de neuf cents pieds de hauteur en pente uniforme de tous côtés, couverte de thym et de bruyère jaune à fleur blanche, et surmontée de deux massifs de grands rochers gris et orange; le plus grand rocher se domine par une petite chapelle de Agior-Elias où l'on fait une fête chaque année. Je t'enverrai plus tard le croquis du Lycabète. Si tu le regardes, tu es à ta gauche le petit mont Anchesome, un peu moins haut que le précédent et formant un mamelon surmonté du rocher que l'on mine en ce moment pour bâtir la nouvelle Athènes, voir voir voir. Entre les deux se montre à l'horizon le sommet bleu et violet du Pentelique évanouissant. À la gauche formant un angle droit avec les précédents s'élevait le crâne de Parmis, qui liaient entre elle et le Pentelique un large passage pour la route de Marathon. Vu d'Athènes, le Parmis est bleu, violet et transparent comme le Pentelique, il est nuancé de teintes orangees lorsque la lumière du milieu du jour frappe directement ses grands rochers déchirés. Le Parmis est au nord d'Athènes, il se prolonge vers l'isthme de Corinthe en prenant sa direction au sud-ouest. Il courrait donc autour de toi une large plaine, si elle n'était refermée par le mont Scara, dont la base n'est qu'à deux lieues d'ici, et qui se joint par sa pente gauche au Corydalle, laissant devant la gorge le petit mont Pécile, et au fond les sommets bleus du Cythéron. Le Corydalle s'incline jusqu'à la mer et ferme le Pirée. Le Céphise prend sa source au Pentelique, à Kephissia, coule le long de l'Isère du Pécile et du Corydalle, traversant Colone, et le grand bois d'oliviers des Léménides, et enfin il se jette dans le port lui-même. Voilà donc le côté gauche de la plaine lorsque tu regardes le mont Lycabète; à droite s'étend le dor allongé du mont Hymette, coupé de gorges profondes et surtout de ravins escarpés, au fond desquels croissent quel que rare olivier et quelques pommiers-roses. Le Pentelique au fond

la Samos, l'Écare et le Corydalle à gauche, l'Hymette à droite forment  
une vaste plaine carrée, plus longue que large, et parcourue à  
gauche par le Céphise, à droite par l'Ilissus, l'Ilissus prend sa  
source dans les ravins de l'Hymette, du Lycabite et dans les  
plus basses pentes du Pentélique, il suit l'Hymette et court  
dans les bords de Thalère. Cette plaine allongée est ouverte  
vers la mer, et d'un seul coup d'œil le Pirée,  
Thalère et Munichie, dans la mer tu vois avec une grande clarté  
Salamine si pittoresque par ses montagnes et ses rivages découpés,  
Égine vers la gauche, et au delà, bornant l'horizon de la mer,  
les rivages de l'Argolide, avec les îles qui leur accompagnent.  
Sur ce fond de tableau où l'air et la lumière circulent avec  
tant de liberté se détachent en or le Parthénon et l'Érechthéum,  
dont auant pour base le rocher rose et doré de l'Acropole.  
Autrefois à ce rocher faisait suite celui de l'Aréopage qui en  
treblement de terre en a détaché et porté vers la droite un peu  
plus bas. Derrière l'Acropole est la Colline du Musée, mais tu ne  
peux la voir de ce point de vue. À gauche, au pied de l'Acro-  
pole et sur le bord de l'Ilissus sont les colonnes corinthiennes  
de Jupiter Olympien, et à droite au pied de l'Aréopage le  
joli temple de Éphésée, le plus mieux conservé de toute l'antiquité  
grecque. Tu auras une idée fort incomplète de la plaine d'Athènes  
et de tout ce qui l'enferme, si tu supprimes l'atmosphère et  
que tu laisses jouer au milieu de tout cela une lumière  
dorée qui dessine tout les contours qui joint et fait toucher  
des yeux tous les objets sans qu'en la voie elle même. L'autre  
jour, j'allais au Pirée où je devais déjeuner chez l'Amiral  
Carpin à bord du Triton: c'était le dimanche de Saquer, et il  
faisait, un jour comme on n'en voit jamais et comme on ne  
peut pas en voir en France: le ciel était absolument sans nuage  
et l'horizon sans vapeur comme c'est l'ordinaire en Attique;  
je venais de sortir de la ville et suivant sur le grand chemin  
la mer de Thalère j'arrivais à travers la plaine qui de  
tombeau du héros Ménécléus, la lumière donnait à la mer,  
à Salamine, aux cotes du mont de Munichie, aux collines  
et à la plaine même quelque chose de transparent et  
d'aérien; la voiture elle-même avait quelque chose de lumineux